
Cinéma palestinien et israélien

Le miroir rayé

Bernard Lecat

Comprendre le conflit israélo-palestinien dans sa complexité nécessite de ne pas s'arrêter uniquement aux événements de l'actualité. Les documentaires et les films palestiniens et israéliens sur ce conflit, projetés cette année par l'Institut du Monde Arabe à Paris, témoignent d'une grande maturité et permettent de mieux comprendre les différentes facettes d'une opposition meurtrière.

Dans *Le Retour* du Palestinien Onwar al-Qattan (1995), l'auteur insiste sur la guerre qui a accompagné la naissance de l'Etat israélien en s'appuyant sur le témoignage d'un officier britannique qui a vécu en 1947-48 la fin du mandat britannique et qui retourne sur les lieux en 1995. Et de montrer l'épisode sanglant de Jaffa où les hommes de l'Irgoun, anticipant le départ des troupes anglaises, bombardent sans répit cette ville qui recevra des milliers d'obus. C'est une cité de 100 000 habitants qui va être complètement vidée de ses habitants à part quelques milliers d'entre-eux. A l'époque, les hommes du Major Derek Cooper, les soldats de sa Gracieuse Majesté ont dû s'opposer par les armes aux nationalistes juifs. Ceux-ci craignaient l'arrivée des troupes égyptiennes à Jaffa ou de renforts arabes qui auraient apporté du matériel lourd. Le documentaire montre les nouveaux quartiers bâtis dans le secteur de Chamiat. Il ne reste plus rien des anciens quartiers arabes dans ce secteur. Pour l'historien israélien Benny Morris, l'expulsion des Palestiniens est regrettable mais sans elle, l'Etat d'Israël n'aurait pas pu être créé.

Guerre et résistance: le choc de deux nationalismes

Les films palestiniens voient dans l'armée israélienne une armée d'occupation. Dans *Conte des Trois diamants* (Michel Khleifi, 1995), l'auteur palestinien met en scène la vie du jeune Youssef, enfant de

Été 1998

l'Intifada, dont le père est en prison et le frère est recherché par les soldats israéliens, qui sont omniprésents. Dans *Noce en Galilée* (Khleifi, 1987), la loi martiale est appliquée depuis quatre mois dans un village palestinien, suite à de violentes manifestations. Le mariage du fils du chef de village est autorisé par le gouverneur militaire, à condition que lui-même et ses officiers puissent assister à la cérémonie.

Le plus souvent, les relations tournent au drame. La répression menée par les forces de sécurité israéliennes est vertement dénoncée. Dans son film *Cantique de pierres* (Michel Khleifi, 1990), le metteur en scène nous plonge en plein cœur de *l'Intifada*. L'auteur nous raconte le récit d'une passion amoureuse d'un couple de Palestiniens, l'homme a connu la prison, sa compagne s'en est allée aux Etats-Unis. Ils se sont retrouvés en pleine guerre des pierres. La population subit la destruction des maisons menée par les soldats¹. Les habitants peuvent être réveillés en pleine nuit, comme le montre *Couvre-feu* (Rashid Maslarawi, 1993). Les hommes doivent sortir des maisons pour montrer leur carte verte. Certains sont embarqués *manu-militari*. L'auteur nous fait voir les conséquences de ce couvre-feu sur la population à Gaza: les magasins sont fermés. Dans la famille d'Abou Raji, la mère de famille répartit les provisions pour les jours à venir. Le rythme du film est lent et traduit l'inactivité forcée des membres de cette famille, cantonnée à rester au foyer.

Mais il y a plus grave: la torture est fréquemment utilisée par les forces de sécurité à l'encontre des Palestiniens. Dans *Cisjordanie, espoir palestinien* (Michel Khleifi, André d'Artevelle, 1978), le documentaire présente l'Université de Bir Zeit en septembre 1977, où est interrogé Hassan Harb, professeur d'économie, militant, qui a passé 13 ans en prison dont 10 en Cisjordanie. Il a souffert de mauvais traitements, a été battu à coups de poing, enfermé à certains moments dans le "buffet", cellule très étroite dont le sol comporte des pointes et dotée d'une simple fente d'aération. Son ami a eu les ongles de pieds arrachés. Le responsable israélien interrogé nie formellement les cas de torture, estimant qu'il s'agit de prisonniers de droit commun et non de détenus politiques et que de tels agissements auraient été sanctionnés par la législation israélienne. D'autres drames ont lieu avec les soldats, il arrive que les corps des militants palestiniens ne soient pas rendus rapidement aux familles, c'est ce qui est montré dans *Les Enfants du feu* de Maï Masri (1990). Ayman Jamous a été tué par les Israéliens, son corps est ramené à minuit un soir de septembre 1989. La population chantera pour lui toute la nuit en allumant des feux. La cinéaste a réalisé ce documentaire quand elle est revenue à Naplouse, sa ville natale, après quatorze ans d'absence. La famille de Masri vivait à l'étranger car elle n'avait pas le droit de retourner en Palestine. C'est un reportage militant en pleine *Intifada*. Dans *La Route d'el Naïm* de Michel Khleifi et André d'Artevelle (1981), les auteurs nous montrent le désir du frère de Naïm al-Khader que Naïm puisse être enterré dans son village natal, ce que les autorités israéliennes ne peuvent admettre vu le passé militant de Naïm. Khleifi montre de son côté des témoignages de réfugiés dans le camp de

Chati à Gaza et les blessures causées par les balles israéliennes sur les habitants (*Cantique de pierres*). Le paroxysme de la répression est affichée dans l'œuvre de *Kafr Kassem* du cinéaste Borhane Alaouié (1974). Il s'agit du massacre de la population du village palestinien de Kafr Kassem en octobre 1956 par l'armée israélienne. Celle-ci a appliqué mécaniquement un couvre-feu au village en fusillant femmes, enfants, vieillards, adultes qui revenaient du travail.

Derrière la guerre et la répression, ce sont bien deux nationalismes qui s'opposent farouchement pour la même zone territoriale. Celui qui émane des Palestiniens a longtemps été refoulé par les Israéliens jusqu'aux accords d'Oslo. Il est pourtant bien présent dans les films et documentaires palestiniens et prend différentes formes. Akram distribue des tracts du mouvement palestinien dans *Couvre-feu* (Rashid Masharawi, 1993). Dans *Les Enfants du feu*, les gosses dessinent le drapeau palestinien, portent les foulards (*keffieh*) des adultes. Le monde universitaire est naturellement très actif comme on le voit dans *Cisjordanie, espoir palestinien*: à l'Université de Bir Zeit, les étudiants entonnent des chants nationalistes, il y a des grèves, les jeunes ont des pierres dans les mains à côté des pneus brûlés. Hassan Harb, le professeur d'économie, d'obédience communiste, affirme son attachement au combat mené par l'OLP, le représentant légitime du peuple palestinien. La cause palestinienne est également adoptée par les pays arabes, même si les arrière-pensées ne sont jamais absentes. Dans *Kafr Kassem*, on peut mesurer l'impact du nationalisme arabe lorsque les clients du café écoutent religieusement un discours de Nasser. Mais c'est avant tout la figure de Yasser Arafat qui domine depuis le début des années 1970, avec son mouvement, le Fatah. Dans *Aqabat Jaber, Paix sans retour* (documentaire franco-israélien, d'Eyal Sivan, 1995), l'auteur revient dans le camp d'Aqabat Jaber au lendemain de son évacuation par l'armée israélienne. On voit des enfants qui reprennent en chœur des chants nationalistes ainsi que de nombreuses inscriptions sur les murs en faveur d'Abou Ammar (Arafat) et du Fatah. C'est encore Arafat qui apparaît dans *Haïfa* (Rashid Masharawi, 1995) à la télévision pour signer les accords de paix sous l'égide du président Clinton.

Ce nationalisme s'inscrit dans la durée. Le cinéaste égyptien Atef al-Tayeb fait référence aux grands moments de l'histoire du peuple palestinien dans *Nagui al-Ali* (1993) où il retrace la vie de ce caricaturiste palestinien qui sera assassiné à Londres en 1987. Le film montre le début de sa vie avec son exil en 1948 lorsqu'il doit quitter son village près de Nazareth, puis sa vie au Liban dans le camp d'Aïn Haloué, son passage au Koweït puis à Londres. On y voit des scènes sur la défaite de 1967, des allocutions de Nasser. Le cinéaste insiste aussi sur l'invasion du Liban en 1982, la violence des combats à Beyrouth, l'écrasante domination des blindés de Tsahal qui opère des bombardements sur la capitale. Le nationalisme palestinien se construit dans un contexte de violences exacerbées, mélange de révolte et de soumission. On mesure le désarroi des Palestiniens dans une scène qui les montre regroupés au bord de la mer par les soldats israéliens. Nagui

est parmi eux. Lui, c'est avec son crayon qu'il se battra. Bien d'autres figures ont payé de leur vie leur attachement à la cause palestinienne. Naïm al-Khader en fait partie. Lui aussi a dû quitter son village natal de Zababde, au nord de la Cisjordanie, comme l'indique le documentaire *La Route d'el Naïm*. Son militantisme ne lui sera pas pardonné. Ce représentant de l'OLP à Bruxelles sera assassiné en juin 1981 devant sa maison. Un de ses amis les plus proches, le révérend père Raffik Khouri disait qu'il ne se battait pas contre quelqu'un mais pour le peuple palestinien et qu'il n'éprouvait pas de haine à l'égard des Juifs.

La vie des Palestiniens: cohésions et tensions

Pourrait la vie quotidienne des Palestiniens se concevoir difficilement sans heurts avec les Israéliens; le monde agricole en est une illustration: le frère aîné de Naïm al-Khader, Eliah, déplore les obstacles créés par les soldats israéliens qui contrôlent des zones militaires interdites aux Palestiniens. Il dénonce la destruction des oliviers par les soldats qui cassent leurs branches. Il regrette aussi de ne pas recevoir d'aide économique de la part des pays arabes. Il arrive fréquemment que les terrains soient minés par l'armée israélienne comme on le voit dans *Noce en Galilée*.

Les cinéastes abordent également les conditions de travail des ouvriers palestiniens: sur les 60 000 travailleurs palestiniens utilisés par Israël, la moitié le sont dans le secteur du bâtiment précise le documentaire *Cisjordanie, espoir palestinien*. On y apprend que les Palestiniens gagnent à cette époque entre 60 et 80 livres par jour voire 100 parfois. Les salaires sont jugés insuffisants, le transport absorbe déjà 30 livres. En moyenne, un ouvrier palestinien gagne deux fois moins, à travail égal, qu'un ouvrier israélien. Récrimination du même ordre de la part d'Abou Ramzi qui, travaillant sur le chantier d'un parc d'attraction, aurait bien sûr aimé déployer ses efforts au service d'un Etat palestinien (*Israïland* d'Eyal Sivan, IMA Production France, 1991). Avec son collègue, ils demeurent pragmatiques: l'un d'eux affirme qu'il ne s'attaquerait pas à un ouvrier juif du chantier, ni à des civils, mais qu'il n'apprécie pas la façon dont le gouvernement israélien les considère, c'est à ce dernier d'assurer l'égalité entre les Israéliens et les Arabes. Par contre, le promoteur juif géorgien considère que les travailleurs palestiniens ne seraient pas plus heureux dans un Etat palestinien, qu'Israël au contraire les aide en donnant du travail à 80 000 d'entre-eux. Mais encore faut-il apprécier les conditions de travail et de circulation de ces ouvriers: dans *L'Abri* (Rashid Masharawi, 1990), un journalier palestinien, interprété par Mohamed Bakri, se fait recruter sur un chantier. Ayant oublié ses papiers, il est logé pour la nuit par le contremaître Abou Samir. Abou connaît bien le chantier où il travaille depuis sept ans. Il recommande à son collègue la prudence et l'humilité. Celui-ci observe, cette nuit-là, ce qui se passe à l'extérieur du local d'Abou, dans les sous-sols du chantier: le racolage d'une prostituée, le désespoir d'un homme saoul, l'intervention des vigiles israéliens. Le

lendemain, le journalier s'en va, le soir Abou se retrouve seul dans sa pièce.

Il arrive que les relations basées sur des rapports de force n'en cachent pas moins de solides rancœurs: dans *La Maison* de l'Israélien Amos Gitai (1981), un maçon arabe explique son aversion pour les Juifs, aversion qui lui semble réciproque. Dans cette maison de Jérusalem abandonnée par son propriétaire palestinien en 1948, puis réquisitionnée en vertu de la législation sur les logements vacants, l'actuel propriétaire juif estime que si les ouvriers arabes viennent travailler sur les chantiers, c'est qu'ils sont mieux payés qu'en Jordanie. Le documentaire est construit en boucle, s'ouvrant et se terminant sur la scène des ouvriers arabes qui creusent dans une carrière sur les hauteurs d'Hébron, où on leur interdit l'usage d'explosifs pour des raisons de sécurité.

Les allusions aux différences sociales parmi les Palestiniens sont évoquées de façon plus discrète: dans *Conte des Trois diamants*, le spectateur peut remarquer les différentes strates sociales: le petit copain du jeune Youssef, Salah est plus riche que son ami, il a un vélo et son père possède des orangeries dont la production est exportée en Europe; le film a été tourné à Gaza. La diaspora est également signalée à quelques reprises: dans *Couvre-feu*, qui retrace la vie quotidienne d'une famille à Gaza, Radar, le garçon rapporte à sa famille une lettre de son frère qui travaille en Allemagne. Khleifi vit en Belgique comme beaucoup d'intellectuels et de militants qui ont dû refaire leur vie à l'étranger.

Cette société palestinienne est contrastée, plurielle et diverse. On y voit poindre un certain fatalisme chez ceux qui vivent aux côtés des Israéliens. Dans *Rêves et silence* d'Omar al-Qattan (Palestine-Belgique, 1991), le cinéaste filme une mère de famille palestinienne, réfugiée, qui a quitté Jaffa, Oum Mahmoud. Elle discute avec son fils à propos de la guerre du Golfe. Le nationalisme arabe perce à travers ses propos dans lesquels elle fait aussi référence à Dieu. Son fils, lui, craint d'être tué lors du conflit et estime que les Israéliens sont les plus forts.

L'islam est un cadre de vie qui imprègne plus ou moins fortement la société palestinienne. Dans le même documentaire, est interviewé un leader religieux qui présente l'islam comme un système complet, offrant la justice pour tous. Il pense que le Golfe sera un nouveau Vietnam. Les images qui montrent une salle de prière où les membres psalmodient le Coran, debout en cercle en agitant la tête et le buste sont ambiguës. Elles susciteront méfiance ou réprobation chez la plupart des spectateurs occidentaux mais traduisent une ferveur religieuse et une certaine authenticité. Reste la problématique du dogme, de la manipulation et de la récupération toujours possible par les mouvements islamistes.

Un des vecteurs d'évolution de la société palestinienne est bien le rôle de la femme et le statut de la condition féminine. Sa relation avec l'islam peut être conflictuelle. Oum Mahmoud dans *Rêves et silence* discute de la condition féminine avec un voisin. Le voisin exige que les femmes portent le voile. Oum Mahmoud n'est pas d'accord, estimant qu'une femme doit pouvoir travailler normalement à côté d'un homme. Elle

réalise qu'elle n'est bonne qu'à faire la cuisine. Regrettant d'avoir été analphabète, elle a décidé de suivre des cours avec d'autres femmes. Elle dénonce aussi son mariage forcé en 1960 avec un de ses cousins. Ce thème du mariage est également abordé dans *Haifa*. La petite fille Sabah se retrouve avec un garçon de son âge et lui confie que plus tard elle épousera l'homme de son choix et non celui proposé par ses parents. De même le fils aîné qui vient de sortir de prison est assailli par sa mère qui tient à lui montrer sa future épouse qu'elle a choisie pour lui. Malgré les bonnes intentions de la mère, le fils se montre très réticent, et les rancœurs vont s'installer dans la famille. La question de la sexualité est liée au statut de la femme. Avec *Noce en Galilée*, Khleifi brise certains tabous comme celui de la virginité avant le mariage, l'impuissance masculine et le rapport au corps, en filmant la jolie mariée dénudée. Ces séquences ont contrarié la censure.

Présenter ces aspects de la vie quotidienne des Palestiniens renvoie aussi au rôle des médias. L'image des Arabes vue par les Occidentaux est loin d'être positive comme a voulu le montrer le documentaire *Introduction to the end of an argument* d'Elia Sulciman et Jayce Salloum (1990). À travers des extraits de journaux télévisés américains, de films ou de documentaires occidentaux et israéliens, il repère les stéréotypes sur le monde arabe. L'inconvénient d'un tel procédé, outre qu'on ne connaît pas la source des informations citées, ni la fréquence, ni les aspects quantitatifs, est qu'il peut-être utilisé par n'importe quel système pour corroborer sa thèse y compris dans un but de propagande. La censure est aussi le reflet du niveau de développement d'une société. Nagui al-Ali, le célèbre caricaturiste, affirmait ne pas être en sécurité dans le monde arabe, dans le film d'Atef al-Tayeb *Nagui al-Ali*. On y voyait l'importance des journaux comme *as-Safir*, le tempérament fougueux du caricaturiste qui n'hésitait pas à dénoncer l'hypocrisie de certaines personnalités arabes à l'égard du drame palestinien. Elias Sanbar, interrogé sur France Culture le 23 mai 1997, semblait même déplorer "l'autocensure" de certains responsables palestiniens à l'égard de l'information ou des droits de l'homme car se livrant eux-mêmes à une lutte acharnée pour la conquête du pouvoir, ils préféreraient se placer dans la meilleure position vis-à-vis de l'Autorité palestinienne. Des affaires de corruption ont d'ailleurs éclaboussé certains responsables palestiniens². Par contre à l'égard d'Israël, de nombreux journaux arabes continuent de vilipender les autorités israéliennes surtout depuis le gel du processus de paix. L'hebdomadaire arabe *Alam*, dans ses articles du 14 et du 21 juin 1997 sur la Palestine, est explicite dans ses titres: "*Le harcèlement qu'exerce Israël sur les Palestiniens*", "*Les efforts égyptiens pour conserver le processus de normalisation en activité*" et encore plus dans les légendes d'illustrations: "*Soldat israélien étranglant un jeune Palestinien qui manifeste contre la décision*" (du Congrès américain sur le statut de Jérusalem) ou bien "*Les bulldozers israéliens continuent leur travail à Abou Ghneim et ralentissent de ce fait le processus de normalisation.*"

Certes malgré les tensions et la violence, il arrive que les films et les documentaires nous montrent une image plus sereine de la vie des Palestiniens, par rapport à l'école, à l'éducation notamment. Comme les écoliers de son âge, le jeune Youssef va en classe (*Conte des Trois diamants*). Les parents comme tous les adultes du monde, s'inquiètent en constatant que leurs enfants regardent trop la télévision, comme le pense Abou Raji, l'ancien coiffeur, dans *Couvre-feu*. Le sentiment amoureux existe encore heureusement, chez les jeunes entre Youssef et Aïda dans *Conte des Trois diamants* où Khleifi iustifie une dose de rêve, d'imagination dans les jeux et les aspirations des enfants. Le dialogue amoureux chez les adultes est aussi présent dans *Cantique de pierres*. Mais ces rares moments ne doivent pas éclipser la fragilité de cette société qui doit vivre avec deux gros problèmes non encore résolus, les réfugiés et les implantations.

La question des réfugiés donne lieu à diverses appréciations. *Aqabat Jaber* est le nom d'un camp palestinien au sud de Jéricho, qui vient d'être évacué par les Israéliens. Les réfugiés ont une conscience claire de leur situation et veulent retourner dans leur village. Certains sont prêts à tout pour cela, par la paix ou par la guerre. D'autres estiment que cela n'est plus possible, que cela prendra des générations. Un commandant évoque son enfance dans ce lieu, il voudrait retourner à Ramlé d'où les siens ont été chassés. Une femme voilée tient un discours plus intransigeant, estimant que les Juifs doivent quitter la région car ils sont venus d'Europe. Un autre Palestinien qui a fait construire sa maison dans le camp, n'a pas renoncé à revenir dans son lieu d'origine à Abbasiyé mais il reste persuadé que cela prendra du temps. Il est prêt à faire la paix avec ses voisins juifs. *Haïfa* a pour cadre un camp de réfugiés. Abou Saïd est plutôt confiant dans l'avenir. Le rôle du fou interprété par Mohamed Bakri traduit une certaine dérision, car ce personnage est obsédé par le retour à la ville dont il porte le nom. Intégré par la population, il n'en demeure pas moins seul du fait de son excentricité. *La Maison* montre l'enchevêtrement douloureux des destinées humaines, puisque les locataires juifs sont arrivés dans la demeure en 1956 en ayant quitté Colomb-Béchar en Algérie tandis que l'ancien propriétaire arabe chassé en 1948, évoque la peur des milices juives et des massacres comme celui de Deir Yassin. Il aurait voulu une coexistence pacifique avec les Juifs, mais il ne voit pas cela se réaliser. Dans *Le Retour* de Omar al-Qattan, un homme au keffieh déclare qu'il préférerait retourner à Jaffa même si on lui offrait le paradis! C'est une question complexe qui nécessite beaucoup de souplesse. Or "les négociations sur les réfugiés, depuis plusieurs mois, sont bloquées" déclare Elias Sanbar en mai 1997³. On en dénombre 4 200 000. Le droit du retour doit être "un droit national" négocié librement pour chaque Palestinien, affirme Sanbar.

La situation se complique avec la question des implantations. Dans *Cisjordanie, espoir palestinien*, Michel Khleifi et André d'Artevelle abordent le cas des implantations, du côté de Ramallah ou bien à la périphérie de Jérusalem. Une nouvelle colonie juive est construite par

des ouvriers palestiniens. Une femme arabe a tenté de résister en jetant ses enfants devant les bulldozers israéliens. Du côté israélien, les témoignages montrent qu'aucun n'est dérangé moralement par la présence des Palestiniens. L'un d'eux dit même: "On se sent bien ici". Dans une autre colonie, un colon juif belliqueux, interrogé sur le sort des Palestiniens, répond: "Ils n'existent pas, ce sont des chiens". Il est prêt à se battre et fulmine contre Yasser Arafat. Dans *Sinai occupé* (Michel Khleifi, 1980), le documentaire nous montre en juin 1978 la vie d'Israéliens au Moshav de Dikla, une colonie juive avec une exploitation agricole qui produit des tomates. Le conducteur du tracteur ne veut pas entendre parler d'un Etat palestinien. Pour lui, Israël a la taille d'un département français, où caser les Palestiniens? Les tribus bédouines qui vivent à côté réclament la terre. Pour le conducteur de tracteur, cette terre n'avait pas été travaillée depuis longtemps. A propos du problème de l'eau, il trouve normal d'y avoir accès sans contrainte. Cette eau provient du lac de Tibériade, c'est de l'eau israélienne et puis les Arabes se déplacent tellement! Depuis cette date, le phénomène s'est amplifié. Marc Bonnefous estime à ce sujet: "Quant à la colonisation, elle continue de plus belle, avec l'objectif, prêté aux dirigeants israéliens, d'accroître de cinquante mille habitants la population juive de Cisjordanie et de Gaza, pour la porter à deux cent mille dans quelques années" ⁴. L'épisode de Har Homa est venu confirmer les craintes des observateurs extérieurs et le reportage de Mariam Shahin en Jordanie pour *The Middle East*, écrit quelques mois plus tard, n'est guère optimiste ⁵.

*Identité juive et Etat israélien:
vers la conciliation ou l'affrontement avec les Arabes?*

La société israélienne est partagée quant à l'évolution à donner au processus de paix qui a pris un nouvel élan en 1993. Eyal Sivan, dans un documentaire remarquable (*Izkor*, 1991) a cherché à comprendre ce qui faisait l'identité des Juifs vivant en Israël et a souligné l'importance des symboles religieux, historiques et communautaires. Il filme Israël en avril ou la vie d'un Etat qui se définit à travers la Pâque juive, la commémoration de la Shoah, l'hommage aux soldats de Tsahal morts pour la patrie et le jour de l'Indépendance. *Izkor* nous montre l'importance de l'éducation pour les enfants israéliens: dans une école, une institutrice explique aux enfants la signification de la Pâque juive (Pessah), la fuite des esclaves juifs d'Egypte. "Si nous étions restés en Egypte, nous serions esclaves", fait-elle remarquer. Les écoliers vont absorber la *matza*, l'eau salée qui est censée rappeler les larmes du peuple juif lors de sa sortie d'Egypte. A l'identification religieuse s'ajoute la commémoration de cette grande tragédie du XXe siècle: la Shoah. Au collège, l'une des filles de la famille Ohana, Keren, doit citer avec ses camarades la liste macabre des camps de concentration. Les symboles sont partagés par la population: dans la rue au moment où retentit la sirène en souvenir de la Shoah, toute la population s'arrête de

bouger un instant. L'éducation continue de jouer un rôle important dans l'appréciation historique du nationalisme juif: en plus des cours d'histoire religieuse, les enseignants emmènent les lycéens visiter le mémorial de l'Holocauste. Pour beaucoup d'Israéliens, la création d'Israël s'explique par la Shoah et son corollaire, l'antisémitisme. Dans *Wadi, dix ans après* (Amos Gitai, 1991), le cinéaste tourne dans une vallée située à l'est de Haïfa en Israël et fait le portrait de trois familles, juive, arabe et mixte. Dans le couple juif, le mari évoque son passé comme technicien, responsable des turbines sur un navire. Il fait référence à la Shoah et décrit la mort ignominieuse de son père dans le camp de concentration de Beshet en Ukraine.

Un des autres aspects qui renforce le nationalisme chez les Israéliens est la question du terrorisme. Dans *Sinai occupé*, un Israélien monte la garde autour de l'école de Moshav Dikla, il y a eu des attentats à Jérusalem, et l'on perçoit la phobie des attentats rejetés sur l'OLP dont les membres sont accusés d'être des assassins. Ce facteur et les guerres israélo-arabes ont forgé une conscience particulière chez les Israéliens et sans conteste une défiance radicale à l'égard des Arabes. Cette défiance est aggravée par les prises de positions des mouvements islamistes. Mahmoud Zahar, porte-parole à Gaza du Mouvement de la résistance islamique déclarait à *L'Express* en avril 1997: "*L'Autorité a fait de son mieux pour anéantir Hamas et le Djihad islamique. Elle y est souvent parvenue, avec l'aide des Israéliens*" et ajoutait: "*A la différence de l'Autorité, nous ne reconnaissons pas Israël et nous rejetons Oslo. Certes, nul ne peut refuser un Etat indépendant sur la Cisjordanie et Gaza. Mais pour Arafat, c'est le but ultime. Tandis qu'à nos yeux, il ne s'agit là que d'une étape vers la libération de toute la Palestine islamique, de la mer au Jourdain.*"⁶. Le terrible attentat commis le 30 juillet 1997 et revendiqué par le Hamas a fait 15 morts et 170 blessés dans le grand marché de Jérusalem-Ouest. Les négociations qui allaient reprendre ont été interrompues provisoirement et les Territoires de nouveau bouclés. L'arrivée du médiateur américain Dennis Ross a été reportée momentanément. Le 4 septembre 1997 un nouvel attentat a eu lieu à Jérusalem faisant 7 morts et au moins 192 blessés, prolongeant le cycle infernal de la violence. Dans ce qui ressemble à un dialogue de sourds, les Israéliens s'en prennent alors au leader palestinien, toujours soupçonné de laxisme à l'égard des extrémistes. Pourtant, Yasser Arafat s'est, depuis longtemps, démarqué du terrorisme. Il déclarait à ce sujet: "*A partir de 1974, j'ose dire que l'OLP a été la première victime d'un terrorisme utilisé par certains Etats pour contrarier son action ou se livrer à toute sorte de chantages*" et de rappeler dans son discours du 13 décembre 1988 à Genève devant l'Assemblée générale de l'ONU: "*Notre Conseil national a renouvelé son refus du terrorisme sous toutes ses formes, y compris le terrorisme d'Etat.*"⁷.

Mais en 1990, on est encore loin des accords d'Oslo. Les questions de sécurité sont toujours bien présentes dans la société israélienne. Dans le documentaire *Izkor*, des jeunes du lycée René Cassin de Jérusalem sont interrogés. L'un d'eux dit qu'il va devoir combattre dans les Territoires

lors de son service; pour un autre lycéen, quand il s'agit de l'armée, il faut obéir; on voit les jeunes participer au défilé en souvenir de ceux qui ont servi Tsalhal jusqu'à en perdre la vie.

Considérant la mémoire du peuple juif, ses souffrances, faut-il néanmoins fuir toute responsabilité à l'égard des Palestiniens et des Arabes? La responsabilité éthique de chaque Israélien est posée dans *Izkor* avec le témoignage du professeur Leibovitz en 1990. Esprit érudit et anticonformiste, cet intellectuel affirme que les Israéliens ne doivent pas prendre prétexte de ce que les autres leur ont fait subir avec la Shoah pour fuir toute responsabilité. "Sommes-nous esclaves de notre mémoire?" se demande-t-il.

Face à ces questions, les avis divergent chez les Israéliens. Dans *Izkor*, le cinéaste interroge la famille Ohava qui vit à Jérusalem. Le jeune Oshik qui a 13 ans ne veut pas faire l'armée, mais se verrait infirmier ou cuisinier. Il estime que les Arabes défendent leur liberté, qu'ils ont raison et qu'ils n'ont pas raison, qu'avant la naissance d'Israël, Arabes et Juifs vivaient en paix. Dans *Israeland*, le point de vue du conducteur de machines n'est pas nuancé, il reconnaît qu'il n'aime pas les Arabes. Pourtant, concède-t-il, ses parents qui viennent de Tunisie s'entendaient bien avec eux. C'est à l'armée qu'il s'est mis à haïr les Arabes. Au travail, il ne leur parle jamais. Il veut construire Israël sans leur aide. L'architecte d'origine allemande estime pour sa part que les Palestiniens vivent ici comme des schizophrènes. A propos du futur parc d'attraction, il pense qu'il est mauvais de copier les Américains, qu'Israël est devenu un vaste parc d'attraction, qu'il lui faut retrouver sa place au Proche-Orient. Dans *Wadi, dix ans après*, le couple juif-arabe est plus optimiste: ce pêcheur affirme que l'on est d'abord être humain avant d'être un Arabe ou un Juif, qu'il a des amis arabes à proximité. Un point de vue plus politique est donné par Ram Cohen dans *Sinai occupé* de Michel Khleifi, où ce colonel dont le parti a deux représentants au Parlement, critique le gouvernement israélien, son double langage, son refus de reconnaître un Etat palestinien indépendant, stigmatise les colons qui exploitent les travailleurs palestiniens grâce à l'appui d'une armée puissante. Tous ces points de vue aboutissent également à s'interroger sur les valeurs de la société israélienne elle-même. L'image renvoyée par le film *La vie selon Agfa* (Assi Dayan, Israël, 1992) n'est guère reluisante; dans ce café de Tel-Aviv, l'auteur filme la vie de deux femmes, Dalia et Liora, leurs aventures sentimentales, les clients qui fréquentent le bar. C'est une vision assez occidentalisée qui nous est offerte. Individualisme, dépression d'une femme mariée, Riki, qui aboutira au suicide, maladresses d'un inspecteur de police pas très subtil, soldats éméchés qui finiront par attaquer le bar. Une vision très noire d'un certain milieu où l'on nous montre des rapports contrastés avec les Arabes, tantôt acceptés par les deux femmes, mais rejetés par ce groupe de soldats ouvertement racistes.

Avec un tel tableau, reste-t-il une place pour le dialogue et la conciliation? A un échelon infime, il existe des couples mixtes qui tentent de vivre ensemble leur différences. Dans *Mariages mixtes en*

Terre sainte (Michel Khleifi, 1995), le cinéaste nous montre différents couples: Rama, une jeune femme juive vit avec Khaled qui enseigne au département de musicologie à l'université de Bir Zeit où il donne des cours à des étudiants arabes et juifs. Il veut respecter la richesse de chaque individu, condamne les extrémistes juifs et musulmans qui œuvrent au nom de la religion. Rama a perdu son emploi quand son employeur a connu sa liaison avec Khaled. Dans un autre couple, une femme arabe vit avec un juif, Ofer. Sa famille ne l'a pas accepté. Elle a même été menacée de mort par un de ses frères. Un prêtre interrogé précise qu'en Orient la mixité est très rare, car les religions accordent une grande importance au mariage et que la notion de groupe est fondamentale. La couleur de la peau est à prendre en compte, ainsi les liaisons avec les Falachas d'Ethiopie posent problème au-delà des différences culturelles. A cela s'ajoute en Israël la question du mariage civil et religieux.

Malgré tous ces obstacles, il existe quand même chez certains individus une volonté de conciliation et de fraternité. Dans *Noce en Galilée*, lors du malaise d'une femme soldat israélien, les femmes palestiniennes vont à son secours. Sur un plan politique, les contacts entre l'OLP et les Israéliens sont anciens. Dans les années 1970, des liens ont été tissés entre Saïd Hamami et Uri Avnery, ancien député, directeur d'un magazine israélien influent, qui faisait la jonction avec Yitzhak Rabin. Avant Oslo, Mark H. Heller dans son dialogue avec Sari Nusseibeh, affirmait: *"En toute humilité, si je suis prêt à accepter des concessions territoriales pour permettre la création d'un Etat palestinien, ce n'est pas parce que je m'y sens moralement obligé, et parce que c'est juste, mais bien parce que, après avoir évalué l'ensemble des données locales, régionales et internationales, j'ai compris que c'était une mesure de sagesse et de prudence"*⁹. A l'époque, M. A. Heller est chargé de recherche au Centre d'études stratégiques de l'Université de Tel-Aviv, Sari Nusseibeh dirige le Centre d'études stratégiques palestinien à Jérusalem-Est. De son côté, Zvi Elpeleg, qui a été cinq fois gouverneur militaire dans les Territoires occupés et membre de l'exécutif du Comité central du parti travailliste, membre de la délégation aux négociations de paix, déclarait: *"Je suis un fervent partisan du dialogue parce qu'il n'y a pas d'autre moyen pour mettre un terme au cortège de drames, de conflits... qui ont marqué la confrontation entre nos deux peuples depuis une centaine d'années"*⁹. Et Ibrahim Souss de répliquer à ce sujet: *"... Je sais néanmoins que nous sommes d'accord sur l'essentiel, sur la nécessité de la coexistence et de la coopération entre nos deux peuples, chacun d'entre-eux vivant au sein de son propre Etat"*¹⁰. Mais à travers ces déclarations, encore faut-il que les deux parties continuent à jouer franc jeu. Il faut se méfier des interprétations dans un contexte aussi délicat. Zvi Elpeleg lâchait la formule suivante: *"Israël vous propose une autonomie qui durera cinq ans, après quoi vous accéderez sans doute à l'indépendance"*. Et Ibrahim Souss de rétorquer: *"Nous ne voulons pas d'un ersatz d'autonomie qui fera des territoires des bantoustans"*¹¹.

Eté 1998

A la table-ronde organisée le 26 avril 1997 à l'Institut du Monde Arabe à Paris, Michel Khleifi soulignait que l'objectivité est le résultat de plusieurs subjectivités. Nous sommes interdits dans les pays arabes et Israël, il faut nous aider. "La Palestine n'est pas un combat de haine", disait-il. Eyal Sivan pour sa part regrettait qu'un documentaire comme *Aqabat Jaber, paix sans retour* "ne circule pas du tout". Certains films ont heureusement été récompensés comme *Couvre-feu* qui a reçu la Pyramide d'or au Festival du film du Caire en 1993 et le prix de la Semaine internationale de la critique à Cannes en 1994. Mais il est certain que tous ces documentaires pourraient être davantage diffusés en France, sur Arte par exemple, et surtout dans le monde arabe et en Israël, en complétant la projection par des débats menés par des spécialistes de différentes tendances. C'est ce que l'Institut du Monde Arabe a essayé de faire en organisant cette très belle rétrospective lors du "Printemps palestinien". Il faut espérer que les cinéastes palestiniens et israéliens ne soient plus à l'avenir les témoins de drames aussi nombreux.

Bernard Lecat est journaliste.

-
- ¹ Ibrahim Souss, représentant de l'OLP en France jusqu'à l'automne 1993 disait à ce sujet, en citant la presse israélienne: "Nous avons appris par exemple que de décembre 1987 à juin 1991, 1575 maisons de Palestiniens ont été détruites à la dynamite ou au bazooka, en guise de punition collective... Qui proteste contre ces actes inhumains?". Dialogue entre Israël et la Palestine, Ibrahim Souss, Zvi Elpeleg, Ed. Plon, Paris 1993, p. 105.
 - ² "Une commission d'enquête parlementaire palestinienne a recommandé à Yasser Arafat... que des poursuites pour corruption soient engagées contre le ministre des Affaires civiles, Djanil al Tariqi". *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, 30 juillet 1997, p. 3.
 - ³ "A voix nue", France Culture, entretien conduit par Antoine Spire le 22 mai 1997.
 - ⁴ Cf. *Défense nationale*, février 1997, p. 96.
 - ⁵ *The Middle East*, mai 1997, p. 6.
 - ⁶ Entretien avec Mahmoud Zahar, par Vincent Hugué, L'Express, 10 avril 1997, p. 89.
 - ⁷ Cf. *Yasser Arafat, biographie et entretiens*, Charles Saint-Prot, Picollec, Paris 1990, p. 148 et p. 297.
 - ⁸ *Israéliens et Palestiniens: le partage de la terre*, Mark A. Heller et Sari Nusseibeh, Balland, Paris 1992, p. 15.
 - ⁹ Op. cit., p. 24.
 - ¹⁰ Op. cit., p. 23.
 - ¹¹ Op. cit., p. 193.

Confluences